



Good for the show

Rodolphe Burger est actuellement en tournée pour défendre son nouvel album, le bien nommé *Good*. On the road again...

Avec le guitariste et chanteur alsacien, ils sont donc trois sur scène : Sarah Murcia est à la contrebasse et complète le chant, Christophe Calpini est en charge des « rythmiques électroniques ». Ce dernier règne sur la tonalité générale, y implantant par petites touches ce génie suisse qu'il a su insuffler dans le mixage de cet album élaboré entre Lausanne, Rome, Paris et autour duquel s'articule cette tournée qui va se poursuivre jusqu'à l'été. *Good*, dont le titre avenant trompe un peu son monde, marque le grand retour solo de Burger (le premier album depuis *No Sport* en 2008). Il permet aussi de mesurer tout le chemin parcouru depuis Kat Onoma et ces premières années 2000 durant lesquelles le musicien a puisé de nouvelles influences en travaillant avec les uns et les autres, jusqu'à ce que le besoin de reprendre la main ne se fasse impérieux, qu'il ne retourne l'ordre des priorités et attrape au vol un peu de cet air du temps entre les saillies rock'n'roll et les torpéuses électroniques des dernières années.

Good ? Certainement pas une synthèse qui serait sans doute indigeste mais un travail de collectionneur méticuleux qui cherche la cohérence générale dans l'incertitude ambiante. Les titres déboulent, parfois à rebrousse-poil, toujours marqués par un peu d'ivresse, un peu d'inquiétude, et cette pointe de sarcasme qui vient masquer une lassitude qui prend racine, lorsque tout ce qui arrive de bon ne peut faire oublier la présence de signes qui ne trompent pas : ceux de la mort et de la disparition qui indubitablement s'annoncent.

Par chance, il y a cette plasticité de l'électronique qui enveloppe le son et permet à chaque fois de trouver un espace de redéploiement et créer ce qui prend la forme de véritables sculptures sonores. Sur *Cummings* par exemple où la voix

de Sarah Murcia répond en écho à celle de Burger, qui, de son côté se colle à celle du même E.E Cummings (1894-1962), extraite d'une archive sonore et réenregistrée pour l'occasion. Belle façon de « retoucher le réel avec du réel » (Robert Bresson) comme c'est encore le cas pour *Good*, le titre qui ouvre l'album, où cette fois on entend la voix d'un acteur de théâtre alors dirigé par Samuel Beckett et qui apparaît sous la voix de Burger. En live, tout cela prend bien sûr, chaque fois, une texture particulière mais cette logique de l'enregistrement faite d'extrêmement, de chamanisme, « de ce moment indécidable où l'on ne sait plus » est peut-être l'un des fils rouges du travail du musicien.

Au sein de Kat Onoma, il y avait déjà cette ambition de trouver et d'enregistrer un son à la fois original et actuel, celui qui correspondrait à ce qu'est devenu le rock'n'roll au moment où le groupe commence à composer, à la fin des années 1980, mais qui cherche à en faire revivre précisément l'épopée. Ambition qui tourne rapidement à l'obsession et qui s'envise encore aujourd'hui dans une certaine duplicité ; à la fois comme un lâcher prise, une remise en question des paradigmes (cf. l'album *Meteor Show*, 1998) et en même temps un travail d'orfèvre, millimétré, intraitable sur ce qu'il faut couper ; plus proche cette fois d'une sorte d'artisanat phonographique. Au-delà d'un travail de résolution de ces tensions contradictoires, le studio demeure plus que jamais le lieu d'une interrogation technologique. Comment conserver les sensations de spontanéité dans une programmation algorithmique, comment introduire de l'imprévu dans la régularité métronomique, la tyrannie de la machine ? Interrogations qui datent d'ailleurs du rock'n'roll, de l'enregistrement de la musique électrique qui

a obligé à repenser ce qui était d'abord du copié-collé de partition (la musique savante) ou un pur système d'improvisation (le jazz). Sur ce point, la musique de Burger se caractérise toujours par son actualité dans le sens où elle ramasse l'interrogation du point d'origine (le rock'n'roll) et l'emmène jusqu'à ce qu'il s'est passé après, la numérisation et la place dominante qu'a finie par prendre la production électronique.

C'est ce chassé-croisé que l'on retrouve dans *Good* qui alterne les moments rock, guitare à l'avant, et les déambulations électroniques durant lesquelles c'est la voix qui apparaît au premier plan, moins filtrée ou, au contraire, ciselée comme un fil de barbelés qui repousse en arrière les guitares, les réduisant parfois à un simple écho. Il y a là l'idée de faire en sorte que le rock soit aussi une musique que l'on écoute, et pas seulement cette vibration qui finit par tout emporter avec elle, tout particulièrement en live. Une évidence avec *Lenz*, poème éponyme de Buchner, dont le musicien reprend une partie du texte au-dessus des bruissements électroniques et d'une guitare timide qui semble remonter de cette vallée de Waldersbach que le poète traversa alors, en 1777. Même si cette chanson n'a pas été écrite pour l'album, elle apporte ici dans sa position conclusive, sa pensivité bourdonnante, une sorte de signature secrète. Le jeu entre folie et poésie renvoyant encore à cette tentative de studio de mettre un peu d'intelligibilité dans ce chaos fondamental de la musique dont on écouterait avec gourmandise le résultat en session live.

RODOLPHE BURGER,
concert le 18 mai à La Laiterie, à Strasbourg
www.artefact.org